

Le temps aux plus belles choses
 Aime à faire cet affront ;
 Il saura faner vos roses,
 Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
 Règle nos jours et nos nuits ;
 On me vit ce que vous êtes,
 Vous serez ce que je suis :
 Cependant, j'ai quelques charmes
 Qui sont assez éclatants.
 Pour n'avoir pas trop d'alarmes
 De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore ;
 Mais ceux que vous méprisez
 Pourraient bien durer encore,
 Quand ceux-là seront usés ;
 Chez cette race nouvelle
 Où j'aurai quelque crédit,
 Vous ne passerez pour belle
 Qu'autant que je l'aurai dit..

PIERRE CORNEILLE.

AMI, JE VOIS...

Ami, je vois beaucoup de bien
 Dans le parti qu'on me propose ;
 Mais toutefois ne pressons rien.
 Prendre femme est étrange chose :
 Il faut y penser mûrement ;
 Gens sages en qui je me fie
 M'ont dit que c'est fait prudemment
 Que d'y penser toute sa vie.

MAUCROIX

A MADAME DE ***

Si votre rupture est sincère,
 Hâtez-vous de la confirmer.
 Avec moins d'art, plus de mystère,
 Profitant mieux des dons de plaire,
 Goûtez mieux le plaisir d'aimer.
 Ecartez ce peuple perfide,
 Ces petits insectes titrés,
 Qui, de leur figure enivrés,
 Chez vous, d'une course rapide,
 Apportent dans des chars dorés
 Des sens flétris, une âme vide
 Et de grands noms déshonorés.

DESMAHIS.

A LAIS

Avec Laïs veut-on savoir
 Le prix que coûte une entrevue ?
 Il faut bien payer pour l'avoir.
 Et plus encor pour l'avoir eue.

MASSON DE MORVILLIERS.

A PERRAULT

(qui de médecin s'était fait architecte).

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin
 Laissant de Galien la science infertile
 D'ignorant médecin devint maçon habile,
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein.
 Perrault, ma muse est trop correcte.
 Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin
 Mais non pas habile architecte.

BOILEAU.

A IRIS

Iris, vous connaîtrez un jour
 Le tort que vous faites.
 Le mépris suit de près l'amour
 Qu'inspirent les coquettes.
 Cherchez à vous faire estimer
 Plus qu'à vous rendre aimable
 Le faux honneur de tout charmer
 Détruit le véritable.

FÉNELON.

A UNE DÉVOTE UN PEU TENDRE

N'écoutez qu'une passion :
 Deux ensemble, c'est raillerie.
 Souffrez moins la galanterie,
 Ou quittez la dévotion...
 Tout le monde se met en peine
 De vous voir toujours incertaine,
 Sans savoir à quoi vous borner.
 Vous finirez comme une sotte :
 Vous ne serez jamais dévote,
 Vous ne pourrez jamais aimer.

SAINT-PAVIN.

A UNE COQUETTE

Le changement vous est si doux,
 Que, quand on est bien avec vous,
 On n'ose s'en donner la gloire.
 Celui qui vous peut arrêter
 A si peu de temps pour le croire,
 Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

LE MÊME.

A FURETIÈRE

(Il avait plaisanté La Fontaine de ce qu'il confondait bois de grume et bois de marmanteau; à quelques jours de là un sieur de Guilleragues, pour payer Furetière d'une satire, lui faisait administrer une volée de coups de bâton.)

Toi, qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
 Qui décides toujours et sur toute matière,
 Quand de tes chicanes outré
 Guilleragues t'eut rencontré,
 Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
 Eut à coups de bâton secoué ton manteau
 Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume
 Ou bois de marmanteau?

LA FONTAINE.

SUR LA LOUANGE

Celui qui, sans discernement,
 Adresse à tout venant les louanges qu'il donne
 Fait grand tort à son jugement
 Et ne fait honneur à personne.

PAVILLON.

A IRIS

Vieille Iris, un homme à carrosse
 Vous marque de l'empressement :
 Vous croyez qu'il vise à la noce,
 Il ne vise qu'au testament.
 Il croit que votre dernière heure
 Va le nantir de votre bien :
 Mais si vous voulez qu'il vous pleure,
 En mourant ne lui donnez rien.

SÉNÉCÉ.

CONTRE NINON

(qui à cela, répondit qu'elle eût mieux aimé, en tous cas, coucher avec Platon qu'avec Chapelle).

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si parfois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car, à bien compter son âge,
Elle doit avoir vécu
Avec ce grand personnage.

CHAPELLE.

CONTRE JOB AUTREFOIS...

Contre Job autrefois le démon révolté
Lui ravit ses enfants, ses biens et sa santé ;
Mais pour mieux l'éprouver et déchirer son âme,
Savez-vous ce qu'il fit?... Il lui laissa sa femme.

Mlle DE SCUDÉRY.

CONTRE SCARRON

(qu'on visitait beaucoup, à cause de sa femme appelée à devenir Mme de Maintenon).

Vois sur quoi ton erreur se fonde,
Scarron, de croire que le monde
Te va voir pour ton entretien.
Quoi ! ne vois-tu pas, grosse bête,
Si tu grattais un peu ta tête,
Que tu le devinerais bien.

BOILEAU.

A CHARLES PERRAULT

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
 M'a guéri d'une maladie.
 La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
 C'est que je suis encore en vie.

LE MÊME.

A UNE FEMME

Donzelle à l'estomac infect,
 Très fameuse entre les infâmes,
 On dit que vous faites aux femmes
 Ce que les hommes vous ont fait.

SCARRON.

A UNE FEMME D'ESPRIT TORDU

Je vous ai prise pour une autre,
 Dieu garde tout homme de bien
 D'un esprit fait comme le vôtre
 Et d'un corps fait comme le mien.

LE MÊME.

CONTRE HENRI GANELON

L'unique moyen qui vous reste
 Pour plaire au peuple, qui déteste
 Et votre vie et vos forfaits,
 C'est de vous faire bientôt pendre.
 Je veux bien en faire les frais
 Ne dût-on jamais me le rendre

LE MÊME.

CONTRE LE MÊME

Que les corbeaux et les corneilles,
 Sur votre corps feront merveilles,
 Quand le soleil l'aura bien cuit !

Il n'est point d'arbre dans la France
 Qui porte de si plaisant fruit
 Que fera lors cette Potence.

LE MÊME.

A DAME ASTATOT

Dame Astatot, je te hais tant,
 Et d'une haine enracinée,
 Qu'encor que je sois mal content
 De ma chienne de destinée,
 Je voudrais bien vivre cent ans
 Afin de te haïr longtemps.

LE MÊME.

LE MONDE

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
 Où chacun fait ses rôles différents.
 Là, sur la scène, en habit dramatique,
 Brillent prélats, ministres, conquérants.
 Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
 Troupe futile et des grands rebutée,
 Par nous d'en bas la pièce est écoutée :
 Mais nous payons, utiles spectateurs ;
 Et quand la farce est mal représentée
 Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

J.-B. ROUSSEAU.

QUAND POUR RAVOIR...

Quand, pour ravoïr son épouse Eurydice
 Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
 L'étonnement d'un si rare caprice
 En fit cesser tous les tourments divers.
 On admirait, bien plus que ses concerts,

D'un tel amour la bizarre saillie ;
 Et Pluton même, embarrassé du choix,
 La lui rendit pour prix de sa folie,
 Puis la retint en faveur de sa voix.

LE MÊME.

QUI VOUS AIMANT...

Qui vous aimant, ô fantasque beauté,
 Veut obtenir amitié réciproque,
 Y parviendra par mépris affecté,
 Mieux que par soins, ni gracieux colloque :
 Car je connais votre cœur équivoque ;
 Respect le cabre, amour ne l'adoucit ;
 Et ressemblez à l'œuf cuit dans la coque :
 Plus on l'échauffe, et plus se rendurcit.

LE MÊME.

CE PAUVRE ÉPOUX

Ce pauvre époux me fait grande pitié !
 Incessamment son diable le promène.
 Au moindre mot que nous dit sa moitié,
 Il se tourmente, il sue, il se démène.
 Fait-elle un pas ? le voilà hors d'haleine :
 Il cherche, il rôde, il court de çà, de là.
 Eh ! mon ami, ne prends point tant de peine :
 Tu serais bien dupé sans tout cela.

LE MÊME.

J'AI DEPUIS PEU...

J'ai depuis peu vu ta femme nouvelle,
 Qui m'a paru si modeste en son air,
 Si bien en point, si discrète, si belle,
 L'esprit si doux, le ton de voix si clair,

Bref, si parfaite et d'esprit et de chair,
 Que si le ciel m'en donnait trois de même,
 J'en rendrais deux au grand diable d'enfer,
 Pour l'engager à prendre la troisième.

LE MÊME.

L'HOMME CRÉÉ...

L'homme créé par le fils de Japet
 N'eut qu'un seul corps, mâle ensemble et femelle,
 Mais Jupiter de ce tout si parfait
 Fit deux moitiés, et rompit le modèle.
 Voilà d'où vient qu'à sa moitié jumelle
 Chacun de nous brûle d'être rejoint.
 Le cœur nous dit : « Ah ! la voilà ! c'est elle ! »
 Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

LE MÊME.

A UN AVOCAT

On m'a volé ; j'en demande raison
 A mon voisin ; et je l'ai mis en cause
 Pour trois chevreaux, et non pour autre chose.
 Il ne s'agit de fer, ni de poison ;
 Et toi, tu viens, d'une voix emphatique,
 Parler ici de la guerre punique,
 Et d'Annibal et de nos vieux héros,
 Des triumvirs, de leurs combats funestes.
 Eh ! laisse là tes grands mots, tes grands gestes ;
 Ami, de grâce, un mot de mes chevreaux.

LA HARPE.

A UN ABBÉ

qui aimait les lettres, et un peu trop mes livres.

Non, tu n'es pas de ces Abbés ignares
 Qui n'ont jamais rien lu que le Missel :
 Des bons Ecrits tu savoures le sel,
 Et te connais en livres beaux et rares.

Trop bien le sais ! car, lorsqu'à pas de loup
 Tu viens chez moi feuilleter coup sur coup
 Mes Elzevirs, ils craignent ton approche.
 Dans ta mémoire il en reste beaucoup ;
 Beaucoup aussi te restent dans la poche.

LE BRUN.

CONTRE LA TOURAILLE

Sais-tu pourquoi La Touraille,
 Quand il est à babiller,
 Quelquefois s'ennuie et bâille ?
 C'est qu'il s'écoute parler.

LE MÊME.

LE FACHEUX

O la maudite Compagnie
 Que celle de certains fâcheux
 Dont la nullité vous ennuie !
 On n'est pas seul, on n'est pas deux.

LE MÊME.

A CHLORIS

(dont l'hôteine était fâcheuse).

Oui, vous avez, Chloris, les traits de Vénus même ;
 Oui, de vos yeux le charme est triomphant ;
 Vos yeux ordonnent qu'on vous aime,
 Mais votre bouche le défend.

LE MÊME.

A UNE JOLIE FEMME

Chloé, sois attentive
(un peu bossue). *ami*

Au conseil d'un ami, Chloé, sois attentive :
Fais qu'Amour te précède, et jamais ne te suive.

Fais qu'Amour te précède et jamais ne te suive
LE MÊME.

LE CŒUR

Le cœur est tout, disent les femmes,
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur.
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du cœur ?

*Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du cœur ?*
DE BOUFFLERS.

LA VÉRITÉ

La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers ;
La vérité plaît moins quand elle est toute nue,
Et c'est la seule vierge, en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

Qu'on aime à voir un peu vêtue
LE MÊME.

LA FEMME DE BIEN

Dans mes adieux je ne dis rien
A toutes les femmes de bien ;
Ce n'est point oubli, point rancune,
Ni que j'en fasse peu de cas ;
Sur elles mon seul embarras,
C'est que je n'en connais aucune.

EPIGRAMMES POLITIQUES

CONTRE MAILLARD

(lieutenant criminel de la prévôté de Paris, qui mena au gibet Semblançay, surintendant des finances, accusé injustement de malversations).

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre,
Maillard semblait l'homme qui mort va prendre ;
Et Semblançay fut si ferme vieillard
Que l'on cuidait, pour vrai, qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

CLÉMENT MAROT.

CONTRE LES MIGNONS DE HENRI III

(tués en duel).

Antrague et ses compagnons
Ont bien étrillé les mignons ;
Chacun dit que c'est bien dommage,
Qu'il n'y en est mort davantage.

X.

POUR LES MÊMES

Seigneur, reçois en ton giron
Schomberg, Quelus et Maugiron.

X.

IL FAUT FLATTER...

Il faut flatter, mentir, rompre sa foi,
Faire une ligue à l'encontre son Roy,
Voler, piller, n'observer droit, ni lois
En ce dur temps, qui veut avoir de quoy.

SATIRE MÉNIPPÉE.

QUI GARDE LA PLACE...

Qui garde la place d'autrui
Sçachant qu'elle est propre pour luy
N'est-il pas fol de s'en démettre :
Chacun donc garde ce qu'il a
Et chantons ré, my, fa, sol, la,
Chacun dit que c'est bien dommage,
Moins vaut estre valet que maistre.

LA MÉNIPPÉE.

MESSIEURS GARDEZ...

Messieurs gardez que l'on s'accorde
Sans vous en demander advis,
Car après, sans miséricorde,
Pourriez bien au bout d'une corde,
Faire la mouë à vos amis.

LA MÉNIPPÉE.

SUR LA HARANGUE QUE LE CARDINAL
DE PELVÉ FIT AUX ÉTATS DE PARIS

Les frères ignorants ont eu grande raison
De vous faire leur chef, monsieur l'illustrissime.
Car ceux qui ont ouï votre belle oraison,
Vous ont bien reconnu pour l'ignorantissime.

LA MÉNIPPÉE.

A MONSIEUR LE LIEUTENANT

(sur la prise de la Pelade).

La Pelade vous avez prise,
 Par la brèche que vous sçavez :
 Gardez-la, puis que vous l'avez :
 Monsieur, elle est de bonne prise,

LA MÉNIPPÉE.

DE DEUX CHEVAUX

(tués en allant voir le duc de Parme).

Un certain Président, Triboulet surnommé,
 Suivit monsieur Roland, échevin renommé,
 Pour saluer le duc de Parme et de Plaisance :
 Il avait, deux chevaux, meilleurs français que lui,
 Qui contraints d'y aller, en ont eu tant d'ennui,
 Que tous deux, en deux jours, sont morts de déplaisance.

LA MÉNIPPÉE.

DE L'ÉLECTION DU DUC DE GUISE

La ligue se trouvant camuse,
 Lors les ligueurs bien étonnés,
 Se sont avisés d'une ruse :
 C'est de se faire un roi sans nez.

LA MÉNIPPÉE.

POUR LE DUC DE GUISE

(En réponse.)

Le petit Guisard fait la nique
 A tous nos quatrains et sonnets :
 Car étant camus et punais,
 Il ne sent point quand on le pique.

LA MÉNIPPÉE.

DU ROY

(Sur sa trop grande clémence.)

C'était jadis vertu à un roi magnanime
Faire grâce et pardon aux plus grands ennemis :
Mais depuis que César à mort fut ainsi mis,
De vertu que c'était, c'est maintenant un crime.

LA MÉNIPPÉE.

A PROPOS DES FAVEURS D'ANNE D'AUTRICHE

(qui, de Bellegarde, s'en étaient allées à Buckingham).

L'astre de Roger
Ne luit plus au Louvre ;
Chacun le découvre
Et dit qu'un berger
Arrivé de Douvre
L'a fait déloger.

VOITURE.

A MADAME PHILIS DE COMBALET

*(qu'on accusait d'avoir eu quatre enfants du Cardinal
de Richelieu).*

Philis, pour soulager sa peine,
Hier se plaignait à la reine
Que Brezé disait hautement
Qu'elle avait quatre fils d'Armand.
Mais la reine, d'un air fort doux,
Lui dit : — Philis, consolez-vous ;
Chacun sait que Brezé ne se plaît qu'à médire ;
Ceux qui pour vous ont le moins d'amitié
Lui feront trop d'honneur, de tout ce qu'il peut dire,
De ne croire que la moitié.

Duchesse DE BOUILLON.



LA BELLE JARDINIÈRE
(Madame de Pompadour).

Portrait peint par Vanloo, gravé par Anselin.

(Communiqué par la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts).

ILS S'EN VONT...

(Les mousquetaires, dont était Cyrano, quittaient Paris sous la pression de la Fronde, laissant messieurs les bourgeois souverains, pour quelque temps, du Louvre et de la Reine.)

Ils s'en vont les nobles François
 Qui portent la cape et l'épée.
 Courage, messieurs les bourgeois,
 Vous serez les maîtres, six mois,
 De la cage et de la poupée.

CYRANO DE BERGERAC.

CONTRE RICHELIEU

(En façon de Rondeau.)

Il est passé, il a plié bagage,
 Le cardinal, dont c'est bien grand dommage
 Pour sa maison : c'est comme je l'entends ;
 Car pour autrui, maints hommes sont contents,
 En bonne foi, de n'en voir que l'image.
 Il fut soigneux d'enrichir son lignage
 Par dons, par vols, par fraude et mariage ;
 Mais aujourd'hui ce n'en est plus le temps :
 Il est passé.

Or parlerons sans crainte d'être en cage ;
 Il est en plomb l'éminent personnage
 Qui de nos maux a ri plus de vingt ans
 Le roi de bronze en eut le passe-temps,
 Quand sur le pont, avec son attelage,
 Il est passé.

MIRON.

CONTRE QUATRE PAPES,

(ennemis de la France).

Paule, Léon, Jules, Clément,
 Ont mis notre France en tourment.
 Jules, Clément, Léon et Paule
 Ont pertroublé toute la Gaule.
 Paule, Clément, Léon et Jules
 Ont beaucoup gagné par leurs bulles.
 Jules, Clément, Paule, Léon
 Ont fait de maux un million.

X.

A LA BOISSIÈRE

(L'exempt qui devait la mener à la tour de Loches, et à qui elle échappa, en prenant des habits d'homme).

— La Boissière, dis-moi :
 Suis-je pas bien en homme ?
 — Vous chevauchez, ma foi !
 Mieux que tant que nous sommes.
 Parmi les hallebardes
 Elle est
 Au régiment des gardes,
 Comme un cadet.

Duchesse DE CHEVREUSE.

CONTRE COLIGNY

(qui, vaincu dans un duel avec le duc de Guise, avait demandé la vie).

Essuyez vos beaux yeux,
 Madame de Longueville,
 Essuyez vos beaux yeux :
 Coligny se porte mieux.

S'il a demandé la vie,
 Ne l'en blâmez nullement ;
 Car c'est pour être votre amant
 Qu'il veut vivre éternellement.

X.

CONTRE L'AMIRAL DE COLIGNY

(dont on avait été pendre le corps, à Montfaucon).

Celui qui désirait la France
 Seigneurier, en son désir feslon,
 Est possesseur, ô divine vengeance
 Du plus haut lieu qui soit à Montfaucon.

X.

CONTRE MADAME DE MAINTENON

David à l'amour succomba,
 Salomon devint idolâtre,
 Pour Omphale Hercule fila,
 Antoine aima trop Cléopâtre ;
 Mais les maîtresses de ces grands
 N'avaient pas soixante et quinze ans.

Cardinal DUBOIS.

SUR LES MALHEURS DU TEMPS

Le pain blanc s'achète à grands frais,
 Le bon vin ne se trouve guère,
 Et l'argent qui sert à tout faire
 Devient plus rare que jamais.
 Amis, plaignons nos infortunes,
 La guerre cause nos besoins,
 Les femmes seulement aujourd'hui sont communes ;
 C'est ce dont on use le moins.

Le duc DE CHARTRES.

DU PRINCE DE CONDÉ

(à propos de ses préparatifs de bataille, lors de sa rupture avec son frère le prince de Conti).

Condé, quelle sera ta gloire
 Quand tu gagneras la victoire
 Sur l'officier et le marchand ?
 Tu vas faire dire à ta mère :
 « Ah ! que mon grand fils est méchant !
 Il a battu son petit frère. »

AU COMTE D'HARCOURT,

(qui le transférait prisonnier, de Marcoussis au Havre).

Cet homme gros et court,
 Si connu dans l'histoire,
 Ce grand comte d'Harcourt
 Tout rayonnant de gloire,
 Qui secourut Casal et qui reprit Turin,
 Est maintenant,
 Est maintenant,
 Recors de Jules Mazarin.

Prince DE CONDÉ.

A MAZARIN

(qui avait comparé dédaigneusement le parlement à ces méchants écoliers, qui frondent dans les fossés de Paris. Au matin d'une journée de barricades).

Un vent de Fronde
 A soufflé ce matin ;
 Je crois qu'il gronde
 Contre le Mazarin.
 Un vent de Fronde
 A soufflé ce matin.

Le conseiller BARILLON.

AUX FRONDEURS

Le brave monsieur de Bouillon
 Est incommodé de la goutte ;
 Il est hardi comme un lion,
 Le brave monsieur Bouillon.
 Mais s'il faut rompre un bataillon
 Ou mettre le prince en déroute,
 Ce brave monsieur Bouillon
 Est incommodé de la goutte.

X.

AUX FRONDEURS

(En façon de Triolet.)

Il faut désormais filer doux
 Il faut crier miséricorde !
 Frondeurs, vous n'êtes que des fous :
 Il faut désormais filer doux !
 C'est mauvais présage pour vous
 Qu'une fronde n'est qu'une corde :
 Il faut désormais filer doux,
 Il faut crier miséricorde.

SCARRON.

CONTRE VILLEROI

(fait prisonnier dans Crémone).

Palsambleu ! La nouvelle est bonne,
 Et notre bonheur sans égal !
 Nous avons recouvré Crémone
 Et perdu notre général.

X.

DANS LE PALATINAT

A la barbe des ennemis,
 Villars s'est emparé des lignes ;
 S'il vient à s'emparer des vignes
 Voilà les Allemands soumis.

X.

CONTRE LOUIS XV

*(à propos des filles du marquis de Nesle qui, toutes cinq,
 étaient recherchées par le roi Louis XV).*

De sœur en sœur le fils d'Alcmène
 Courant jadis le pretontaine,
 Toutes lui livraient leurs appas.
 Il exploita la cinquantaine.
 Louis le suit à petits pas...
 Il n'est encore qu'à la troisième.

X.

CONTRE LA POMPADOUR

Une petite bourgeoise
 Elevée à la grivoise,
 Mesurant tout à sa toise,
 Fait de la cour un taudis ;
 Le Roi malgré son scrupule
 Pour elle fortement brûle.
 Cette flamme ridicule
 Excite dans tout Paris
 Les ris ! les ris ! les ris !

FRÉDÉRIC II, *Roi de Prusse.*

CONTRE LE ROI DE PRUSSE

(En réponse.)

Ce n'est plus cet heureux génie
 Qui des arts dans la Germanie
 Devait rallumer le flambeau.
 Epoux, fils, frère coupable,
 C'est celui qu'un père équitable
 Voulut étouffer au berceau.
 Jusques-là, censeur moins sauvage,
 Souffre l'innocent badinage
 De la nature et des amours.
 Peux-tu juger la tendresse,
 Toi qui n'en connus l'ivresse
 Que dans les bras de tes tambours !

Marquise DE POMPADOUR.

SUR LA DÉROUTE DE ROSBACH

(C'est Soubise qui parle).

Mardi, mercredi, jeudi
 Sont trois jours de la semaine :
 Je m'assemblai le mardi ;
 Mercredi je fus en plaine ;
 Je fus battu le jeudi.
 Mardi, mercredi, jeudi
 Sont trois jours de la semaine.

X.

CONTRE Mme DE POMPADOUR

(qui après la défaite de Rosbach cherchait à excuser Soubise).

En vain vous vous flattez, obligeante marquise,
 De mettre en beaux draps blancs le maréchal Soubise.
 Vous ne pouvez laver, à force de crédit,
 La tache qu'à son front imprime sa disgrâce,

Et, quoi que votre faveur fasse,
 En tous temps on dira ce qu'à présent l'on dit :
 « Que si Pompadour le blanchit,
 Le roi de Prusse le repasse ».

X.

A PROPOS DU MAL DE NAPLES

Quand les Français à tête folle
 S'en allèrent dans l'Italie,
 Ils gagnèrent à l'étourdie
 Et Gêne, et Naple, et la V...
 Puis ils furent chassés partout,
 Et Gêne et Naple, on leur ôta
 Mais ils ne perdirent pas tout
 Car la V... leur resta.

VOLTAIRE.

PRIÈRE A SAINT-ROCH

(pour l'implorer, dans le malheur des temps).

Accablé de malheur, menacé de la peste,
 Grand saint Roch, notre unique bien,
 Ecoutez un peuple chrétien :
 Venez nous secourir, soyez notre soutien,
 Nous ne craignons rien de funeste.
 Ah! détournez de nous la colère céleste!
 Mais n'amenez pas votre chien,
 Nous n'avons pas de pain de reste.

LE MÊME

CONTRE LAW

Qui l'aurait cru? miracle étrange!
 Aujourd'hui, par les soins de Las,
 Comme dans les mains de Midas,
 Dans nos mains tout en or se change!

Que chacun prenne garde à soi :
Après avoir chanté merveilles,
Il pourrait bien comme à ce roi
Nous venir de grandes oreilles.

LE MÊME.

CONTRE SEIFFER

(médecin, Saxon d'origine).

Ce gros Seiffer, dont les yeux, dont la voix,
Respirent sang, rage, audace et bassesse
N'est si balourd que son grossier patois.
Du dur vandale admirez la finesse !...
Pour mieux remplir son emploi d'assassin,
Il a, de plus, étant jà médecin,
De patriote acquis brevets et bulles.
Par là, dit-il, nul ne peut m'échapper,
Malade ou sain mes poignards vont frapper
Tous ceux qu'auraient épargné mes pilules.

A. CHENIER.

A L'EXEMPT

*(qui exigeait d'elle la promesse de ne jamais retourner
en Prusse).*

Malgré mon goût pour les voyages,
Je promets avec grand plaisir
D'éviter, et même de fuir,
Ce royaume dont les usages
N'invitent pas à revenir.

Mme DE GENLIS.

ÉPIGRAMMES LITTÉRAIRES

A UN IMPORTUN

Tu te plains, ami, grandement
Qu'en mes vers j'ai loué Clément,
Et que je n'ai rien dit de toi ;
Comment veux-tu que je m'amuse
A louer ni toi ni ta muse ?
Tu le fais cent fois mieux que moi.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

JUGEMENT DES ŒUVRES D'AUTRUI

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vôtres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites ?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

DE GOMBAULD.

A UN AUTEUR OBSCUR

Ce que ta plume produit
Est couvert de trop de voiles ;
Tes discours sont une nuit
Veuve de lune et d'étoiles.

Mon ami, chasse bien loin
 Cette noire rhétorique,
 Tes ouvrages ont besoin
 D'un devin qui les explique.

Si ton esprit veut cacher
 Les belles choses qu'il pense,
 Dis-moi, qui peut t'empêcher
 De te servir du silence?

MAYNARD.

A BOILEAU

*(qui, à table, venait de s'égayer jusqu'à faire, entre deux
 vins, un petit quatrain contre Chapelle).*

Qu'avec plaisir de ton haut style
 Je te vois descendre au quatrain!
 Bon Dieu! que j'épargnai de bile
 Et d'injures au genre humain,
 Quand, renversant ta cruche à huile
 Je te mis le verre à la main!

CHAPELLE.

L'ANTIQUITÉ

Dis-je quelque chose assez belle,
 L'Antiquité toute en cervelle
 Me dit : je l'ai dit avant toi.
 C'est une plaisante donzelle :
 Que ne venait-elle après moi?
 J'aurais dit la chose avant elle.

Le Chevalier DE CAILLY.

AUX ÉTYMOLOGISTES

Alphana vient d'équus sans doute;
 Mais il faut avouer aussi
 Qu'en venant de là jusqu'ici
 Il a bien changé sur la route.

LE MÊME.

SUR UN MAUVAIS POÈTE, QUI VENDAIT BIEN
SES ŒUVRES

(En manière de Triolet).

Pindare était homme d'esprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?
Profond dans tout ce qu'il écrit
Pindare était homme d'esprit.

A qui jamais rien n'y comprit
Il sut bien vendre ses ouvrages.
Pindare était homme d'esprit ;
En faut-il d'autres témoignages ?

LAMONNAIE.

A L'ABBÉ COTTIN

(qui introduisit l'Enigme dans la littérature française).

Que vos énigmes sont bien faites !
Que le fond en est neuf ! que le tour en est fin !
Dans ce genre sublime où s'exerça Cottin
Vous êtes à mon gré le premier des poètes ;
Enfin vous agencez une Enigme si bien,
Qu'on n'y saurait deviner rien.

X.

A SCUDÉRI

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume !
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens.
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire.

BOILEAU.

A CHAPELAIN

(qui reprochait à Puimorin de ne savoir pas lire).

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire
 De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer ?
 Hélas ! pour mes péchés, je ne sais que trop lire,
 Depuis que tu fais imprimer.

BOILEAU.

A MARMONTEL

*(qui se vantait d'avoir le secret de faire, s'il le voulait,
 des vers comme Racine).*

Ce Marmontel si lent, si lourd
 Qui ne parle pas mais qui beugle,
 Juge la peinture en aveugle
 Et la musique comme un sourd.
 Ce pédant à si triste mine
 Et de ridicules bardé
 Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine ;
 Jamais secret vraiment ne fut si bien gardé.

L'abbé ARNAUD.

A MÉNAGE

(contre les Anagrammes).

J'aime mieux sans comparaison,
 Ménage, tirer à la rame,
 Que d'aller chercher la raison
 Dans les replis d'une anagramme.
 Cet exercice monacal,
 Ne trouve son point vertical
 Que dans une tête blessée :
 Et sur Parnasse nous tenons,
 Que tous ces renverseurs de noms
 Ont la cervelle renversée.

COLLETET.

A PROPOS DE MADAME COLLETET

(qui s'attribuait les vers de son mari).

Les oracles ont cessé,
 Colletet est trépassé.
 Dès qu'il eut la bouche close,
 Sa femme ne dit plus rien ;
 Elle enterra vers et prose
 Avec le pauvre chrétien.

LA FONTAINE.

CONTRE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En France on fait, par un plaisant moyen,
 Taire un auteur quand d'écrits il assomme ;
 Dans un fauteuil d'académicien,
 Lui quarantième, on fait asseoir notre homme :
 Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme ;
 Plus n'en avez prose ni madrigal.
 Au bel esprit le fauteuil est, en somme
 Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

PIRON.

CONTRE LE COMTE DE CLERMONT

PRINCE DU SANG

(élu à l'Académie).

Trente-neuf joints à zéro,
 Si j'entends bien mon numéro,
 N'ont jamais pu faire quarante ;
 D'où je conclus, troupe savante,
 Qu'ayant à vos côtés admis
 Clermont, cette masse pesante,
 Ce digne cousin de Louis,
 La place est encore vacante.

ROI.

CONTRE LE DUC DE DURAS

(candidat à l'Académie).

Duras invoquait à la fois
 Le dieu des vers et le dieu de la guerre :
 Il réclamait le prix de ses vaillants exploits
 Et de son savoir littéraire.
 Tous deux, par un suffrage égal,
 Ont satisfait sa noble envie :
 Phébus lui dit : Je te fais maréchal ;
 Mars lui donna place à l'Académie.

CONTRE LA BRUYÈRE

Quand la Bruyère se présente,
 Pourquoi faut-il crier haro !
 Pour faire un nombre de quarante
 Ne fallait-il pas un zéro ?

SUARD.

A PROPOS DU DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE

Depuis six mois sur l'F on travaille,
 Et le destin m'aurait fort obligé
 S'il m'avait dit tu vivras jusqu'au G.

BOISROBERT.

A PROPOS DU GAZON

*(que M. d'Angiviller venait de faire semer devant le
 palais de l'Académie, alors au Louvre).*

Des favoris de la muse française
 D'Angiviller tient le sort assuré,
 Devant leur porte il a fait mettre un pré
 Où désormais ils pourront paître à l'aise.

LA CONDAMINE A L'ACADÉMIE

La Condamine est aujourd'hui
 Reçu dans la troupe immortelle :
 Il est bien sourd, tant mieux pour lui ;
 Mais non muet, tant pis pour elle.

LA CONDAMINE.

CONTRE DE CHASTELLUX

A Chastellux la place académique !
 Qu'a-t-il donc fait ? — Un livre bien conçu.
 — Vous l'appellez ? — *Félicité publique.*
 — Le public fut heureux, car il n'en a rien su.

X.

CONTRE SEDAINÉ

Amis, Apollon nous menace
 De faire aplanir le Parnasse ;
 Dès demain il doit le saper,
 Et si plat il saura le rendre,
 Que Sedaine y pourra grimper,
 Et qu'il nous y faudra descendre.

X.

CONTRE LA CHAPELLE

(auteur des Amours de Catulle).

Celui qui si maussadement
 Fit parler Catulle et Lesbie,
 N'est point cet aimable génie
 Qui fit le voyage charmant,
 Mais quelqu'un de l'Académie.

X.

CONTRE DANCHET

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie,
Comme on gagne le Paradis.

VOLTAIRE.

CONTRE CAMPISTRON

(auteur de la tragédie d'Hercule).

A force de forger, on devient forgeron,
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron,
Au lieu d'avancer, il recule.

Voyez *Hercule*.

X.

CONTRE URBAIN DOMERGUE

Ce pauvre Urbain que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,
Joint l'esprit de la syntaxe
Aux grâces du rudiment.

LE BRUN.

CONTRE BAOUR-LORMIAN

Rien n'est si lent, si lourd
Que monsieur Lormian-Balourd.
Rien n'est si lourd, si lent
Que monsieur Balourd-Lormian.

LE MÊME.

CONTRE CHABANON

(dont le seul titre était... de jouer du violon).

A Foncemagne on veut, dit-on,
 Pour le fauteuil soporifique,
 Faire succéder Chabanon.
 Mais son mérite académique ?
 — Aucun. Il est grand violon ;
 Dans le sein de la compagnie,
 Manquant d'accord et d'unisson
 Il rétablira l'harmonie.

X.

CONTRE LA HARPE

C'est ce petit rimeur de tant d'orgueil enflé,
 Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
 Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
 Tomba de chute en chute au trône académique.

GILBERT.

CONTRE LE MÊME

Quoi, grand Dieu ! Laharpe veut être
 Du doux Moncrif le successeur ?
 Favoris d'Apollon, songez à votre honneur.
 Voudriez-vous qu'ont prît le Louvre pour Bicêtre ?

BACHAUMONT.

AU FAUTEUIL DE DEVAINE

Je suis accablé par les ans,
 La vieillesse a glacé ma veine ;
 Mais faut-il donc tant de talents
 Pour remplacer monsieur Devaine.

X.

CONTRE FLORIAN

Ecrivain actif, guerrier sage,
 Il combat peu, beaucoup écrit ;
 Il a la croix pour son esprit,
 Et le fauteuil pour son courage.

RIVAROL.

A MORFONTAINE

Mon pauvre Morfontaine,
 Dis à quelle fontaine
 Tu puises tes couplets,
 Pour n'y puiser jamais.

DE BOUFFLERS.

A MICHAUD

(son rival à l'Académie).

Au fauteuil de Ducis on veut porter Michaud :
 Ma foi ! pour l'y placer, il faut un ami chaud.

CAMPENON.

A CAMPENON

(en réponse).

Au fauteuil de Ducis aspire Campenon :
 A-t-il assez d'esprit pour qu'on l'y campe?... Non !

MICHAUD.

DÉCALOGUE DU DIEU DU GOUT

- I. Au dieu du goût immoleras
Tous les écrits de *Pompignan*.
- II. Chaque jour, tu déchireras
Trois feuillets de l'abbé *le Blanc*.
- III. De *Montesquieu* ne médieras,
Ni de *Voltaire* aucunement.
- IV. L'ami des sots point ne seras
De fait ni de consentement.
- V. La *Dunciade* tu liras
Tous les matins dévotement.
- VI. *Marmontel* le soir tu prendras
Afin de dormir longuement.
- VII. *Diderot* tu n'achèteras
Si ne veux perdre ton argent.
- VIII. *Dorat* en tous lieux honniras
Et *Colardeau* pareillement.
- IX. *Lemierre* aussi tu siffleras
A tout le moins une fois l'an.
- X. L'ami *Fréron* n'applaudiras
Qu'à l'*Ecossaise* seulement.

BACHAUMONT.

CONTRE LEBRUN-TOSSA

C'est un sot que Lebrun-Tossa?
— Hélas ! oui ; mais le pauvre hère
Se fâche quand on lui dit ça.
— Il est donc toujours en colère ?

X.

CONTRE MADAME DU BOCCAGE

(*auteur d'un Paradis perdu.*)

Sur cet écrit, charmante du Boccage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment ?
Je compte pour perdus, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

ANTOINE YART.

CONTRE LA MOTTE

(*qui, sans savoir un mot de grec, avait voulu, pour l'améliorer, réduire l'Iliade en douze chants.*)

Le traducteur, qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abrégé ;
Mais par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
« Eh ! finissez, rimeur à la douzaine !
« Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Ami lecteur, vous voilà bien en peine,
Rendons-les courts en ne les lisant point.

J.-J ROUSSEAU.

AU SIEUR LA BLETTERIE

(*traducteur de Tacite.*)

On dit que ce nouveau Tacite
Aurait dû garder le *tacet* ;
Ennuyer ainsi, *non licet*,
Ce petit pédant prestolet
Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce translateur de Tacite.

VOLTAIRE.

PETITS AUTEURS...

Petits auteurs d'un fort mauvais journal,
 Qui d'Apollon vous croyez les apôtres,
 Pour Dieu tâchez d'écrire un peu moins mal,
 Ou taisez-vous sur les écrits des autres.
 Vous vous tuez à chercher dans les nôtres
 De quoi blâmer ; et l'y trouvez très bien !
 Nous, au rebours nous cherchons dans les vôtres
 De quoi louer, et nous n'y trouvons rien.

J.-B. ROUSSEAU.

LE VRAI POÈTE

Tout vrai poète est semblable à l'abeille :
 C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
 Et qu'elle amasse, au milieu des chaleurs,
 Ce miel si doux tiré du suc des fleurs.
 Mais la nature au moment qu'on l'offense,
 Lui fit présent d'un dard pour sa défense,
 D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
 Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

LE MÊME.

CONTRE MONTFORT

Dans une troupe avec choix ramassée,
 On produisit certains vers languissants :
 Chacun les lut, on en dit sa pensée ;
 Mais sur l'auteur on était en suspens,
 Lorsque Montfort présenta son visage :
 Et l'embarras fut terminé d'abord :
 Car par Montfort on reconnut l'ouvrage
 Et par l'ouvrage on reconnut Montfort.

LE MÊME.

RIME ET RAISON

Houdart n'en veut qu'à la raison sublime
 Qui, dans Homère, enchante les lecteurs :
 Mais Arouet veut encore de la rime
 Désabuser le peuple des auteurs.
 Ces deux rivaux, érigés en docteurs,
 De poésie ont fait un nouveau code ;
 Et, bannissant toute règle incommode,
 Vont produisant ouvrages à foison,
 Où nous voyons que, pour être à la mode,
 Il faut n'avoir ni rime ni raison.

LE MÊME.

CONTRE GACON

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte :
 Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
 Par tes discours ; et, nouvel Erostrate,
 A prix d'honneur, tu veux te faire un nom.
 Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
 D'un faux récit la maligne imposture.
 Mais dans mes vers, malgré la conjecture,
 Jamais ton nom ne sera proféré,
 Et j'aime mieux endurer une injure,
 Que d'illustrer un faquin ignoré.

LE MÊME.

CONTRE GACON ET PERSON

Gacon, rimailleur subalterne
 Vante Person le barbouilleur ;
 Et Person, peintre de taverne,
 Prône Gacon le rimailleur.
 Or, en cela certain railleur
 Trouve qu'ils sont tous deux fort sages :



JUPITER ET L'AMOUR
par Le Barbier.
 (Gravure de N. Thomas).

Car sans Gacon et ses ouvrages,
 Qui jamais eût vanté Person ?
 Et sans Person et ses suffrages
 Qui jamais eût prôné Gacon ?

LE MÊME.

CONTRE GACON

(qui avait composé une ode à la louange de Catinat).

O Catinat ! quelle voix enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi !
Mieux te vaudrait perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chétif aloi.
Honni seras, ainsi que je prévois,
Par cet écrit. Et n'y sais, à vrai dire,
Remède aucun, sinon que contre toi
Le même auteur écrive une satire.

J.-B. ROUSSEAU.

CONTRE ROUSSEAU

(En réponse).

Je conviens, Catinat, qu'en louant ta victoire,
J'ai pu faire des vers peu dignes de ta gloire ;
 Mais si Rousseau te déchirait
(Car quelle est la vertu qui n'ait senti le trait
 De la rage qui le dévore ?),
La chose autrement tournerait ;
Ma louange te déshonore
Sa satire t'honorerait.

GACON.

CONTRE FRÉRON

(à propos de l'abbé de la Coste, mort aux galères).

La Coste est mort !... Il vaque dans Toulon
Par ce trépas un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige résidence
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

VOLTAIRE.

CONTRE LE MÊME

L'autre jour au fond d'un vallon
 Un serpent piqua Jean Fréron.
 Que pensez-vous qu'il arriva?...
 Ce fut le serpent qui creva.

à cent
Juste
 LE MÊME.

CONTRE LE FRANC

A. Piron
 (attribué aussi à Piron).

Savez-vous pourquoi Jérémie
 Se lamenta toute sa vie?
 C'est qu'en prophète il prévoyait
 Qu'un jour Le Franc le traduirait.

Le Franc
le Franc
 LE MÊME.

CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES

Cet écrivain si fécond en libelles,
 Croit que sa plume est la lance d'Argail;
 Sur le Parnasse entre les neuf pucelles
 Il s'est planté comme un épouvantail :

Que fait le bouc en si joli bercail?
 Y plairait-il? Chercherait-il à plaire?
 Non, c'est l'ennuque au milieu du sérail :
 Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

PIRON.

CONTRE VOLTAIRE

(devenu d'une maigreur extrême, dans son âge avancé).

Sur l'auteur dont l'épiderme
Est collé tout près des os,
La Mort tarde à frapper ferme,
De peur d'ébrécher sa faux.

LE MÊME.

CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES

« Eh ! supprime tes sots écrits
Et ces libelles par centaines,
Dont ta plume infecte Paris ! »
Disait un sage à Desfontaines.
« — Oui, bien qui pourrait, c'est mon pain,
Si faut-il que je vive enfin !
Répond l'effronté personnage.
— Que tu vives ! en vérité,
Ni moi, ni d'autres, dit le sage,
N'en voyons la nécessité. »

LE MÊME.

A MÉNARD

Ménard qui fit des vers si bons
Eut du laurier pour récompense :
O siècle maudit, quand j'y pense,
On en fait autant aux jambons !

LE MÊME.

CONTRE LEMIÈRE

(Pour les gens qui ont la prononciation difficile).

Prenez les vers du dur et rocailleux Lemièrè,
Dont, en passant j'imite la manière ;

Lisez, relisez-les, le tout assidûment ;
 Et si votre langue vous gêne,
 Ils vous feront, par son mouvement,
 L'office des cailloux que mâchait Démosthène.

X.

CONTRE LA HARPE

*(qui donnait une représentation de son Coriolan
 au profit des pauvres).*

Pour les pauvres, la comédie
 Donne une pauvre tragédie ;
 C'est bien le cas, en vérité,
 De l'applaudir par charité.

X.

CONTRE DORAT

*(auteur d'une ode très longue qui saluait
 le Nouveau Règne).*

Du roi qui nous promet un nouvel âge d'or
 Que le flambeau de longtemps ne s'éteigne !
 Puissent, mon cher Dorat, ces jours d'un nouveau règne,
 Plus heureux que tes vers, être plus longs encore !

RULHIÈRE.

CONTRE MONSIEUR DE PEZAY

(qui venait de prendre le titre de Marquis).

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
 Beaucoup acquis, je vous assure :
 En deux ans, malgré la nature,
 Il s'est fait poète et marquis.

SOPHIE ARNOULT.

A DORAT

(qui menaçait de tuer quiconque critiquerait ses vers).

Dorat voudrait tuer, du moins on le répète,
Tous ceux pour qui ses vers sont moins beaux que pour lui.
Fais-nous grâce du glaive, ô spadassin poète !

N'est-ce pas assez de l'ennui ?

A macale au f... ?

LA HARPE.

CONRTE FANNY DE BEAUHARNAIS

Dorat n'est plus. Savez-vous ce qu'on dit ?
Que Beauharnais en a perdu l'esprit.

LEBRUN.

CONTRE LA HARPE

Ce petit homme à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie :
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,
Et croit franchir les sommets d'Aonie.
Au grand Corneille il a fait avanie !
Mais à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement raidir ses petits bras,
Pour étouffer si haute renommée.

LEBRUN.

DÉFENSE DE LA HARPE

Non, la Harpe au Serpent n'a jamais ressemblé ;
Le serpent siffle, et La Harpe est sifflé.

LE BRUN.

L'ASPIC

Au beau drame de Cléopâtre
 Où fut l'aspic de Vaucanson,
 Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
 Sifflaient et par terre et théâtre,
 Et le souffleur, oyant cela,
 Croyant encor souffler, siffla.

LE MÊME.

A GRÉTRY

(dont la Cour avait sifflé le Jugement de Midas).

La Cour a dénigré tes chants
 Dont Paris a dit des merveilles.
 Grétry, les oreilles des grands
 Sont souvent de grandes oreilles.

VOLTAIRE.

CONTRE CHAMPCENET

(qui s'était attribué des vers de Le Brun).

Cléon aime les vers et même un peu les miens,
 Car il les prend. Jamais !... je ne prendrai les siens.

LE MÊME.

A ***

*(qui exaltait les épigrammes de l'auteur dans le but
 de déprécier ses odes).*

Dans l'Épigramme au moins j'ai su te plaire ;
 Là je suis bon ; tu le dis, je le crois ;
 Je n'ai pourtant jamais parlé de toi :
 O mon ami ! la meilleure est à faire.

LE MÊME.

CONTRE LA HARPE

N'estimer rien n'est pas un crime
 Et La Harpe le prouve bien ;
 Car on sait qu'il n'estime rien,
 Non, rien, même quand il s'estime.

LE MÊME.

SUR UN RECUEIL DE VERS EN ALMANACH

Tout poète agnelet à chaque vers qu'il bêle,
 Dans ce recueil bénin est constamment loué.
 Tel almanach est l'arche de Noé :
 Bêtes et gens s'y trouvent pêle-mêle.

LE MÊME.

SUR LE POÈME « LA PEINTURE »
 DE M. WATTELET

Oui, le bon sens à ton ouvrage
 Peut donner un juste suffrage :
 Tous les préceptes y sont clairs ;
 Mais le goût a droit de se plaindre,
 De ce qu'enseignant l'art de peindre,
 Tu ne peins jamais dans tes vers.

LE MÊME.

SUR UNE DAME POÈTE

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
 Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers.

LE BRUN.

LE POÈTE VOLÉ

On vient de me voler... — Que je plains ton malheur !
 — Tous mes vers manuscrits. — Que je plains le voleur !

LE MÊME.

SUR UNE PAIX FALLACIEUSE

(offerte par une femme poète).

La douce paix que j'eusse idolâtrée
 Fuit donc le Pinde ainsi que l'univers !
 Zulmé me l'offre en vain : elle serait plâtrée,
 Comme son visage et ses vers.

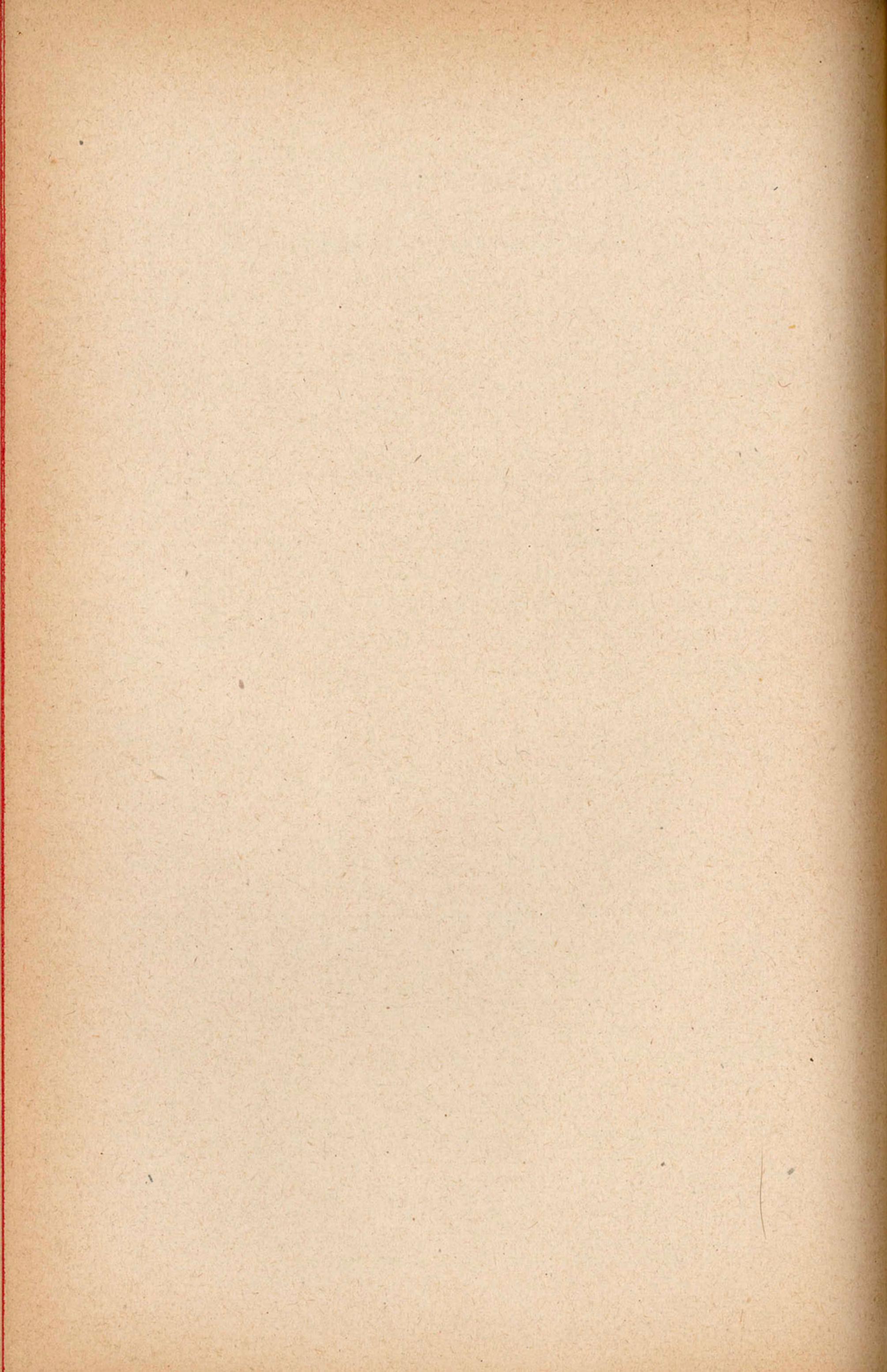
LE MÊME.

A PROPOS DES « BAISERS » DE DORAT

(qui se vendaient un louis).

Quoi pour vingt baisers sans tendresse
 Prendre un louis ? y penses-tu !
 Eh ! mon ami, pour un écu
 J'en aurais cent de ta maîtresse.

LA HARPE.



PETITS CONTES EN VERS

assimilés aux Epigrammes

LE JUGEMENT

Dans une officialité,
Ces jours passés une soubrette,
Passablement belle et bien faite,
Avec la bienséance ayant fait plein divorce,
Dit qu'un vieux médecin l'avait prise par force,
Qu'il fallait ou le pendre, ou qu'il fût son mari.
— Et comment, dit le juge, a-t-il donc pu vous prendre ?
Vous êtes vigoureuse, il fallait vous défendre,
L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri.
— J'ai, monsieur, lui répondit-elle,
De la force quand je querelle,
Mais je n'en ai pas quand je ris.

BOURSAULT.

LE PONT

Certain intendant de province,
Qui menait avec lui l'équipage d'un prince,
En passant sur un pont, parut fort en courroux :
« Pourquoi, demanda-t-il au maire de la ville,
A ce pont étroit et fragile
N'avoir point mis de garde-fous ? »
Le maire, craignant son murmure :
« Pardonnez, Monseigneur, lui dit-il assez haut ;
« Notre ville n'était pas sûre
« Que vous y passeriez si tôt. »

LE MÊME.

EST-IL UN SORT...

Est-il un sort comme le mien
 Disait une certaine dame :
 J'ai tâché d'amasser du bien,
 D'être toujours honnête femme ;
 Je n'ai pu réussir à rien.

X.

AUTREFOIS UN ROMAIN...

Autrefois un Romain s'en vint, fort affligé,
 Raconter à Caton que la nuit précédente
 Son soulier des souris avait été rongé,
 Chose qui lui semblait tout à fait effrayante.
 « Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits ;
 « Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable ;
 « Mais si votre soulier eût rongé la souris,
 « Ç'aurait été sans doute un prodige effroyable. »

BARATON.

HARPAGON

Sire Harpagon confondu par le prône
 De son pasteur, dit : « Je veux m'amender ;
 Rien n'est si beau que de faire l'aumône,
 Et de ce pas, je vais la demander. »

LA CONDAMINE.

JEAN S'EST LIÉ...

Jean s'est lié par conjugal serment
 A son Alix, si longtemps recherchée.
 Mais, quatre mois après le sacrement,
 D'un fruit de neuf elle s'est dépêchée.

Jean se lamente. Alix est bien fâchée,
 Mais le public varie à leur égard.
 L'un dit qu'Alix est trop tôt accouchée ;
 L'autre que Jean s'est marié trop tard.

J.-B. ROUSSEAU.

UN CONFESSEUR...

Un confesseur dit à Glycère :
 « Expliquez-vous plus clairement.
 — Je n'ose pas, répond-elle. — Comment ?
 Vous avez bien osé le faire !
 — Je n'en disconviens pas, mon père,
 Mais le cas est bien différent. »

X.

LUBIN, DÈS LE PRINTEMPS...

Lubin, dès le printemps, partit pour un voyage ;
 Sa femme était enceinte ; il lui fit en partant
 Les adieux les plus doux, les compliments d'usage,
 Que se font deux époux qui s'aiment tendrement :
 « Que le ciel de tes jours éloigne toute atteinte,
 Et te rende à mes vœux telle que je te vois ! »
 Le ciel qui l'entendit fut docile à sa voix ;
 Le bon Lubin revint au bout de quinze mois
 Et retrouva sa femme enceinte.

X.

UN TRISTE OBJET...

Un triste objet de la pitié publique
 D'un vieux avare espérait quelque appui
 Et lui disait d'une voix famélique,
 Que tous les jours il priait Dieu pour lui.

« Je te rendrais près de lui la pareille,
Dit Harpagon, s'il n'était sourd pour moi ;
Puisqu'il t'écoute, ami, je te conseille
De le prier dorénavant pour toi. »

DESMAHIS.

AU LIEU D'ACTES DE FOI...

Au lieu d'actes de foi, d'amour et d'espérance,
Grippon, agonisant, supputait la dépense
Que sa maladie et sa mort
Coûteraient à son coffre-fort.
Tant pour le médecin, tant pour l'apothicaire ;
Tant pour cet homme-ci, tant pour cet autre-là ;
Tant pour l'enterrement, et tant pour l'inventaire ;
Tant pour ceci, tant pour cela...
« Ce n'est point sans raison que l'on te trouve à craindre,
O Mort (s'écria-t-il) ! que tu nous fais souffrir !
Malheureux ! que je suis à plaindre !
Et qu'il en coûte pour mourir ! »

LE BRUN.

EN SORTANT DE L'ÉGLISE...

En sortant de l'église, un nouveau marié
Allait tenant le bras de sa jeune donzelle.
Elle avait tant d'ardeur de n'être plus pucelle,
Qu'à peine à terre elle touchait du pied.
Le jeune époux dit tout bas à la belle :
« Nous aurons dans neuf mois le plus beau des poupons.
— J'y ferai mon devoir, lui répond la femelle.
— Mais, reprit-il, sitôt que nous arriverons,
Dînerons-nous, ma chère, ou bien... réponds...
— Tout comme il vous plaira, dit-elle,
Et puis après nous dînerons. »

SIMON DE TROYES.

DEPUIS QU'A FAIRE...

« Depuis qu'à faire le commerce,
 Disait Paul, ma femme s'exerce,
 De bon vin je ne manque plus :
 Vendant, la semaine dernière,
 Un lit acheté cent écus,
 Elle s'arrangea de manière
 Qu'elle gagna cent francs dessus. »

X.

LA VEUVE D'UN PARALYTIQUE...

La veuve d'un paralytique,
 Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
 Malgré les mœurs, et malgré la critique,
 D'un autre hymen voulait former les nœuds.
 Le magistrat qui reçut sa demande,
 Scandalisé, lui dit : « Belle friande,
 Quel appétit ! apprenez que les lois
 Veulent au moins un délai de dix mois ;
 Ainsi, calmez trop prompte fantaisie. »
 La veuve alors, se voyant débouter,
 Dit en pleurant : « On pourrait bien compter
 Les huit mois de paralysie. »

X.

UN VIEUX CURÉ...

Un vieux curé nommé Larue,
 Curé des environs d'Amiens,
 Curé vivant à portion congrue,
 En chaire, un jour, dit à ses paroissiens :
 « Votre charité n'est point vive, *active*
 Car nul ne tombe ici sous la faux du trépas,
 Mes frères, cependant, si vous ne mourez pas,
 Comment voulez-vous que je vive? »

X.

MADAME HORTENSE...

Madame Hortense étant au bal
 Tomba, l'autre jour, en faiblesse :
 Le grave Artoux dit que son mal
 Était un signe de grossesse.
 Quelqu'un reprit : « Y pensez-vous !
 Depuis deux ans est mort l'époux
 De cette veuve si gentille.
 — Excusez, dit monsieur Artoux,
 Je croyais madame encor fille. »

Je n'ai pas vu de mortelle
en 1850
 X.

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois un homme
 Qui, voulant accroître son bien,
 Assigna pour certaine somme
 Quelqu'un qui ne lui devait rien.
 Le fripon, porteur de créance,
 Avait fabriqué le billet ;
 Pour le payer en même effet,
 L'autre fabriqua la quittance.

X.

MADAME CLAIRE

« Quand on pense à la mort, on est sûr de bien faire »
 Disait toujours madame Claire.
 Hier, en y pensant, elle est morte en effet :
 Son mari dit qu'elle a bien fait.

PONS DE VERDUN.

L'INSCRIPTION

(Inscription — Légendes
Epigraphes - Epitaphes)

LES Anciens aimaient les inscriptions en vers ; ils en mettaient partout.

Ces inscriptions, qu'ils appelaient Epigrammes, caractérisaient en général tout poème tracé ou gravé sur toutes choses, des plus pompeuses aux plus futiles.

La littérature française a départagé le genre en sous-ordres tenant compte de la destination. Elle a laissé le mot d'*Inscription* plus particulièrement aux courts poèmes destinés aux monuments publics et aux statues ; elle a nommé *Légende* le poème que porte la médaille ou qui commente un dessin ; *Epigraphe* les vers qui servent de dédicace à un livre ; *Epitaphe* enfin les vers consacrés à un tombeau.

L'*Inscription* (dans le sens restreint que nous avons dit) garda longtemps sa langue d'origine. Par un reste de préjugé, elle seule semblait assez noble pour formuler quelque pompeuse dédicace ; et longtemps toutes les inscriptions des portes de nos villes, de nos temples, de nos palais, de nos jardins, de nos fontaines ne voulurent connaître que le latin. Il fallut en venir en plein règne de Louis XIV pour voir la langue française réclamer enfin sa place ; ce dont le poète Santeuil pleura une élégie fort attristée.

Les *Légendes* se sont manifestées surtout au

XVIII^e siècle. Ce furent les beaux jours des jolies estampes et des vignettes et il semblait qu'elles ne sortaient qu'accompagnées de petits vers.

L'*Épigraphe* fut de tout temps.

L'*Épitaphe* est l'ancienne épigramme funéraire des Anciens. Ronsard, en sa qualité de poète royal, eut à enterrer la maison de France et de grands personnages de la cour. Il a laissé tout un recueil d'inscriptions sous le titre *Épitaphes et Tombeaux*. La plupart de ces épitaphes ont débordé la limite du genre pour être de pompeuses odes et de tendres élégies.

Regnier, Scarron, La Fontaine, Piron se sont fait de fort spirituelles épitaphes.

Au XVIII^e siècle, il vint à Laplace l'idée bizarre de recueillir en quatre volumes toutes les épitaphes de la langue française. Ce n'était — dit-on alors — qu'un prétexte pour en imprimer quelques centaines de sa façon. Il y enterrait indistinctement les vivants et les morts.

Avant de passer au choix, qu'on a fait ici de ces petits poèmes (Inscriptions, Légendes, Epigraphes, Epitaphes), nous croyons devoir dire qu'ils se permettent d'emprunter tour à tour la galanterie au madrigal, et le mordant à l'épigramme.

INSCRIPTIONS

SUR LE CHATEAU D'ESTAMPES

(donné par François I^{er} à la Comtesse de Châteaubriant).

Ce plaisant Val que l'on nommoit Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eau, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie ;
Jupiter roi, qui les cœurs gagne et lie
L'a de Thessale en France remué,
Et quelque peu son propre nom mué,
Car pour Tempé, veut qu'Estampes s'appelle ;
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.

MAROT.

SUR LA FONTAINE BELLERIE

Argentine fontaine vive
Que ton beau cristal courant
D'une fuite lente et tardive
Ressuscite le pré mourant.

RONSARD.

SUR LE CHATEAU DE LA GARDE

C'était le château de La Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

CHAPELLE.

AUX PORTES D'UN PARC

Hélas ! que l'on serait heureux
 Dans ce beau lieu digne d'envie,
 Si toujours aimé de Sylvie
 L'on pouvait, toujours amoureux,
 Avec elle passer la vie.

LE MÊME.

POUR UNE BOURGADE DE CHAMPAGNE

(qu'un incendie avait détruite et que M. Grassein, officier de la Monnaie, avait fait reconstruire).

La flamme avait détruit ces lieux ;
 Grassein les rétablit par sa munificence.
 Que ce marbre à jamais expose à tous les yeux
 Le malheur, le bienfait et la reconnaissance.

PIRON.

SUR UN CADRAN SOLAIRE

Tu es
 Vous qui vivez dans ces demeures,
 Etes-vous bien ? Tenez-vous y ;
 Et n'allez pas chercher midi
 A quatorze heures.

VOLTAIRE.

SUR LA VÉNUS DE PRAXITÈLE

Oui, je me montrai toute nue
 Au Dieu Mars, au bel Adonis,
 A Vulcain même, et j'en rougis ;
 Mais Praxitèle où m'a-t-il vue ?

LE MÊME.

SUR UNE STATUE DE NIOBÉ

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre.
Le sculpteur a fait bien mieux :
Il a fait tout le contraire.

LE MÊME.

SUR UNE STATUE D'HERCULE

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable.
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable :
Sans deux agneaux par jour, il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu sera propice :
Qu'il soit béni; mais entre nous,
C'est un peu trop de sacrifice;
Qu'importe qui les mange, ou d'Hercule ou des loups!

LE MÊME.

SUR UN MIROIR

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir en ce miroir fidèle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

LE MÊME.

SUR UNE STATUE DE L'AMOUR

Qui que tu sois, le maître.
Qui que tu sois, voici ton Maître : *est - o*
Il l'est, le fut, ou le doit être.

LE MÊME.

SUR UNE STATUE DE L'AMOUR

L'Amour est un enfant à qui tout rend hommage,
C'est le tyran du fou ; c'est l'esclave du sage.

HELVÉTIUS.

SUR UN BUSTE DE VOLTAIRE

Rien ne change sur la terre
Que de forme et de nom :
Les païens nommaient Apollon
Le dieu que nous nommons Voltaire.

DE LA FARE.

SUR UN ÉTEIGNOIR A RESSORT

(offert à la princesse héréditaire de Suède, qui aimait à lire au lit).

Sage et brusque éteignoir, sachez au gré des gens
Vous bien tenir, tomber à temps ;
Et comme un capuchon, guidé sur la bougie,
Quand la princesse lit, demeurez en arrêt
Tant que le livre lui plaît,
Et partez dès qu'il l'ennuie.
Des moments dans son lit à l'amour dérobés
Respectez la durée et marquez bien le terme :
Quand elle est seule, tenez ferme,
Quand le prince arrive, tombez.

PIRON.

SUR LA PANCARTE D'UN AVEUGLE

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant
 Faites-moi l'aumône en passant :
 Le malheureux qui la demande,
 Ne verra point qui la fera ;
 Mais Dieu, qui voit tout, le verra ;
 Je le prierai qu'il vous la rende.

LE MÊME.

SUR UNE STATUETTE DE L'AMOUR

Un bandeau couvre les yeux
 Du dieu qui nous rend amoureux ;
 C'est pour nous montrer sans doute
 Que ce petit dieu badin
 N'est jamais plus malin
 Que lorsqu'il n'y voit goutte.

SEDAINE.

SUR UN EVENTAIL

Dans le temps des chaleurs extrêmes,
 Heureux d'amuser vos loisirs,
 Je saurai près de vous appeler les Zéphirs.
 Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

LEMIÈRE.

SUR LE COLLIER D'UN CHIEN

On ne fait d'autre promesse
 A celui qui me trouvera :
 Qu'il me rapporte à ma maîtresse,
 Pour récompense il la verra.

X.

Je ne dirai rien

LÉGENDES

SUR UN PORTRAIT REPRÉSENTANT CHARLES VII

(aux pieds d'Agnès Sorel).

Plus de louange et d'honneur tu mérites,
La cause étant de France recouvrer,
Que ce que peuvent dans un cloître ouvrir
Closes nonains ou bien dévots ermites.

FRANÇOIS I^{er}.

SOUS LE PORTRAIT D'UN POÈTE COURONNÉ

Graveur, vous deviez avoir soin
De mettre dessus cette tête,
Voyant qu'elle était d'une bête,
Le lien d'un botteau de foin.

REGNIER.

SOUS UN PORTRAIT DU DIEU D'AMOUR

Le Dieu d'Amour se pourrait peindre
Tout aussi grand qu'un autre Dieu
N'était qu'il lui suffit d'atteindre
Jusqu'à la pièce du milieu.

LE MÊME.



VÉNUS DÉSARME L'AMOUR
par Boucher.
(D'après le tableau du Musée du Louvre).

SUR SON PORTRAIT

(gravé par Nanteuil).

Nanteuil, en faisant mon image,
 A de son art divin signalé le pouvoir :
 Je hais mes yeux dans mon miroir,
 Je les aime dans son ouvrage.

Mlle DE SCUDÉRY.

SUR UN PORTRAIT DE JEANNE D'ARC

— Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie,
 La douceur de tes yeux et ce glaive irrité?
 — La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
 Et ce glaive en fureur lui rend la liberté.

Mlle DE GOURNAY.

SUR UN PORTRAIT DE JEAN ROUX

(représentant la duchesse de Berry, une lettre à la main).

Qu'elle a de grâce à lire une lettre galante,
 Car c'en est une assurément :
 Cet air tendre et content,
 Cette bouche riante,
 Sont autant d'indiscrets qui trahissent l'amante,
 Et nous rendent certains du bonheur de l'amant.

VOITURE.

POUR LE PORTRAIT DE RACINE

Du théâtre français l'honneur et la merveille
 Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits ;
 Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
 Surpasser Euripide, et balancer Corneille.

BOILEAU.

SOUS UN PORTRAIT DE THOMAS CORNEILLE

Voyant le portrait de Corneille,
 Gardez-vous de crier merveille ;
 Et, dans vos transports, n'allez pas
 Prendre ici Pierre pour Thomas.

GACON.

POUR UN PORTRAIT DE LA FONTAINE

Dans la fable et le conte il n'eut point de rivaux :
 Il peignit la nature, et garda ses pinceaux.

GUICHARD.

SUR UN PORTRAIT DE RIGAUD

*(représentant Mademoiselle de Charolais en habit de
 cordelier).*

Frère ange de Charolais,
 Dis-moi par quelle aventure
 Le cordon de Saint-François
 Sert à Vénus de ceinture.

VOLTAIRE.

SUR UN PORTRAIT

(de la Marquise de Pompadour).

Pompadour, ton crayon divin
 Devait dessiner ton visage ;
 Jamais une plus belle main
 N'eût fait un plus bel ouvrage.

LE MÊME.

INTITULÉE LA TOILETTE
SOUS UNE ESTAMPE DE MOREAU LE JEUNE

Papillon voltigeant de toilette en toilette,
L'homme à la mode veut captiver à la fois
Et la maîtresse et la soubrette ;
Et ces amants du jour se tromperont tous trois.

X.

SOUS UN PORTRAIT DE DORAT

Peintre heureux des plaisirs, sa verve est dans son cœur ;
Il vole en se jouant au temple de mémoire,
Les Grâces et Thalie ont le soin de sa gloire,
L'Amour et l'Amitié celui de son bonheur.

X.

SOUS SON PORTRAIT

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

ROUCHER.